

## L'Histoire de Roberval, coeur du Lac-Saint-Jean, un classique à revisiter

Armelle St-Martin

Volume 32, numéro 2, 2020

L'énigme Rossel Vien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072139ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072139ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Martin, A. (2020). *L'Histoire de Roberval, coeur du Lac-Saint-Jean, un classique à revisiter*. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(2), 359–386. <https://doi.org/10.7202/1072139ar>

Résumé de l'article

*L'Histoire de Roberval. Coeur du Lac-Saint-Jean* (1955) est la première oeuvre publiée de Rossel Vien et elle appartient à ses textes de jeunesse. Son étude est importante non seulement pour comprendre l'évolution intellectuelle de cet écrivain, mais aussi pour saisir le développement de l'historiographie au Québec. C'est ce dernier aspect qui forme l'objet de cet article. Il montre que cette monographie, publiée en 1955, est un texte précurseur des tendances positivistes en histoire, qui ne vont s'épanouir qu'avec la Révolution tranquille (1960-1966). Toutefois, *L'Histoire de Roberval* a encore des liens avec les ouvrages d'histoire dans lesquels domine une idéologie cléricale. Mais ils sont secondaires. Cet article décrit comment Rossel Vien met l'accent sur le développement économique de sa ville natale, thème qui oriente son interprétation du passé. Toutefois, la valeur innovatrice la plus grande de cette monographie se situe dans son discours sur les Montagnais et dans sa mise en valeur de l'action des femmes dans la colonisation du Lac-Saint-Jean.

## ***L'Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean, un classique à revisiter.***

Armelle ST-MARTIN

*L'Histoire de Roberval. Cœur du Lac-Saint-Jean* (1955) est la première œuvre publiée de Rossel Vien et elle appartient à ses textes de jeunesse. Son étude est importante non seulement pour comprendre l'évolution intellectuelle de cet écrivain, mais aussi pour saisir le développement de l'historiographie au Québec. C'est ce dernier aspect qui forme l'objet de cet article. Il montre que cette monographie, publiée en 1955, est un texte précurseur des tendances positivistes en histoire, qui ne vont s'épanouir qu'avec la Révolution tranquille (1960-1966). Toutefois, *L'Histoire de Roberval* a encore des liens avec les ouvrages d'histoire dans lesquels domine une idéologie cléricale. Mais ils sont secondaires. Cet article décrit comment Rossel Vien met l'accent sur le développement économique de sa ville natale, thème qui oriente son interprétation du passé. Toutefois, la valeur innovatrice la plus grande de cette monographie se situe dans son discours sur les Montagnais et dans sa mise en valeur de l'action des femmes dans la colonisation du Lac-Saint-Jean.

---

*J'aime beaucoup mon lac St-Jean et ma petite ville. Je veux la connaître, et connaître son histoire, qui semble très belle.*  
Rossel Vien au chanoine Victor Tremblay,  
5 août 1947

Le catalogue d'Archives et bibliothèque Québec répertorie uniquement trois œuvres de Rossel Vien, toutes publiées au Québec. Les titres sont les suivants : *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean*, l'édition de 1955 et sa réimpression en 2002, *Radio française dans l'ouest*, aux éditions Hurtubise (1977) et finalement *Louis Riel, un homme à prendre*, aux Éditions du

Jour (1962); cet ouvrage est de fait une traduction française du texte d'E.B. Osler : *The Man Who Had to Hang* : Louis Riel.

Cette bibliographie est loin d'être un reflet juste de l'ampleur de la production écrite de Rossel Vien et quiconque chercherait à brosser le portrait intellectuel de cet écrivain, en s'appuyant sur ce catalogue, serait enclin à conclure qu'il pratiquait uniquement des genres non fictionnels axés autour de l'écriture de l'histoire. Or, nous savons qu'il n'en était rien. Rossel Vien a érigé de manière volontaire ces cloisons entre les divers textes émanant de sa plume.

Dans cet article, je vais essentiellement m'attacher à *l'Histoire de Roberval* qui fut pour Rossel Vien une œuvre formatrice. Cette monographie est aussi une œuvre charnière dans le développement de l'historiographie québécoise, d'où l'importance de son étude afin d'éclairer par un exemple moins connu la coupure qui s'est effectuée entre l'historiographie héritée de François-Xavier Garneau – encore très présente dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle – et les tendances modernes positivistes amenées par la Révolution tranquille. Rossel Vien appartient à ces deux courants. Cet historien a été marqué dans une certaine mesure par l'idéologie des monographies de la colonisation appartenant aux années antérieures à 1955 et les traces de cette influence sont présentes dans *l'Histoire de Roberval*, tant bien même que son écriture avait sans doute été amorcée en 1953. Toutefois l'exigence que s'était imposée Rossel Vien, de reconstituer le passé à partir des documents de première main en l'insérant systématiquement dans un cadre beaucoup plus large, en l'occurrence l'industrialisation et l'ouverture au monde de la région. Ceci fait de Vien un précurseur, un historien qu'on doit aussi rattacher aux années 60 marquées au Québec en historiographie par les avancées positives des sciences sociales. Rossel Vien, à l'instar de ces historiens qui tournaient le dos à l'ère Duplessis, a réussi la tâche complexe de faire parler l'archive robervaloise en la liant à une logique historique qui est celle de l'essor économique de tout le Saguenay (d'où ce titre tout à fait approprié : *Histoire de Roberval*, certes, mais *cœur du Lac-Saint-Jean*). Aussi la voix de Rossel Vien est-elle celle d'un homme aux qualités de synthèse remarquables.

Telle est la conclusion vers laquelle tendra cette enquête. Avant d'y parvenir, il faudra d'abord décrire *l'Histoire de*

*Roberval*, et surtout la situer dans l'historiographie québécoise et tout particulièrement dans les histoires régionales de l'époque. Je m'attacherai ensuite à l'œuvre du chanoine Victor Tremblay. Celui-ci a offert à Rossel Vien des rudiments de méthodes historiques que l'on qualifierait de modernes. L'élève tirerait ainsi le meilleur parti possible de son maître, son aîné de 40 ans, et le dépasserait rapidement. Bien que l'idéologie nationaliste canadienne-française du chanoine Tremblay et de ses pairs soit bien présente dans *l'Histoire de Roberval*, Rossel Vien y amorce une coupure avec cette tradition, notamment par l'analyse systématique de la donne économique à laquelle il se livre. En fin de compte, l'avant-gardisme de cette monographie ne se situe, non pas uniquement sur ce plan, mais dans la place qu'elle accorde aux Autochtones et aux femmes. En d'autres mots, *l'Histoire de Roberval* anticipe non seulement les changements apportés par la Révolution tranquille, mais aussi nos approches contemporaines inclusives de l'historiographie.

### ***L'Histoire de Roberval* : présentation, genèse et réception**

La Société historique du Saguenay publie *l'Histoire de Roberval* en 1955. Bien que cette publication ait été destinée à servir de couronnement aux cérémonies du Centenaire de la ville de Roberval, il ne s'agit pas véritablement d'une œuvre de commande, pour ainsi dire. En effet, l'idée d'écrire une histoire de la ville a d'abord germé dans l'esprit de Rossel Vien en 1947, presque dix ans avant l'année du centenaire de la ville. Toutefois ce sont les préparatifs de la commémoration de la fondation de la municipalité qui fourniront l'opportunité au projet initial de Rossel Vien de se concrétiser. La forme prévue en 1954 par la Société historique est un ouvrage «d'une centaine de pages» qui sera réalisé par «plusieurs collaborateurs», dont Rossel Vien, mais aussi et surtout le chanoine Victor Tremblay, «président et âme de la Société historique» (Côté, 2005, p. 19). *L'Histoire de Roberval* souhaitée par le comité des fêtes est finalement très différente, car non seulement seul Rossel Vien en a assuré la rédaction, mais il ne s'agit pas du tout d'un opuscule de 100 pages. La monographie compte dans sa forme finale plus de 350 pages, une cinquantaine de photos, et trois cartes de la main même de l'auteur. Pour couronner le tout, le livre arbore trois appendices et 10 pages de notes. Rossel Vien a choisi de diviser le matériau de son ouvrage en trois grandes parties

afin de couvrir chronologiquement une période d'histoire d'une centaine d'années : «La période noire. Des origines à 1880», «La période rose», scindée en deux (1880 à 1900 et 1900 à 1915), finalement «Le [*sic*] Période grise (1915-1940)». Ces trois périodes permettent à Rossel Vien de décrire les étapes essentielles dans le développement de la ville de Roberval : la colonisation, le Grand Feu qui semblait avoir balayé, en quelques heures, 15 ans d'exploits, ensuite l'apport fondamental des Ursulines, la vie culturelle et sociale à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, la vague d'immigration française, l'industrialisation, et le désastre des inondations de 1928, conséquence du développement de l'hydro-électricité sur le Lac-Saint-Jean. La conclusion du livre s'attache à la période contemporaine de 1940 à 1955, année du centenaire de la ville.

Pour terminer cette présentation générale de *l'Histoire de Roberval*, il convient d'ajouter que le lecteur est immédiatement sensible au traitement inégal des parties qui composent l'ouvrage. À peine un peu plus de 40 pages sont nécessaires à Vien avant d'aborder la dernière étape du développement de la ville, une période de 40 ans; en revanche, il accorde 75 pages au laps de temps que dure la période noire qui ne couvre pourtant que 25 ans d'histoire (1855-1880) et qui traite des «premiers visages pâles» (Vien, 1955, p. 21) de Roberval jusqu'aux embouchures des rivières. Dany Côté peine à expliquer ce déséquilibre en défaveur de la dernière période : «Manque de temps, de documentation, de motivation, d'éloignement par rapport à l'époque»? (Côté, 2005, p. 23)

Nous ignorons à peu près tous les détails de la vie de Rossel Vien qui auraient pu expliquer son goût prononcé pour l'histoire (goût qui ne le quittera jamais) déjà tôt dans son existence, car il avait 17 ans quand il a contacté la Société historique du Saguenay afin d'offrir ses services comme historien de sa ville. Le chanoine Victor Tremblay, qui était à ce moment président de la Société historique, précise que le jeune homme était à la recherche «d'une méthode de travail» (Vien, 1955, n. p.). Quels professeurs (probablement des historiens amateurs) Rossel Vien aurait-il pu côtoyer durant ses études au Séminaire de Joliette ou, plus tard, au Séminaire de philosophie à Montréal, qui auraient éveillé et nourri son intérêt pour l'histoire? Quels historiens avait-il lu et qui lui auraient fait saisir que l'histoire

est loin d'être seulement une activité littéraire de narration, mais qu'elle s'élabore à partir d'outils qui lui sont spécifiques? Je ne reviendrai pas ici sur le parcours biographique de Rossel Vien et le lecteur pourra, à ce propos, consulter la chronologie qui accompagne ce volume, mais je dois mentionner que, lors de son séjour à Saskatoon, Rossel Vien n'a pas manqué de suivre des cours d'histoire; preuve qu'il cherchait encore à combler certaines lacunes qui devaient immanquablement lui peser, puisqu'il n'a jamais terminé de formation formelle en histoire et qu'il demeurerait dans les faits, toute sa vie, un historien amateur, comme le Québec en comptait tant au moment où il était un simple collégien<sup>1</sup>.

Et pourtant, très jeune, Rossel Vien présentait que son Histoire de sa ville ne serait pas celle d'un amateur, bien qu'il ne songeât au départ qu'à un ouvrage d'une centaine de pages. Pour lui, sa monographie aurait l'allure d'un texte richement documenté, digne d'un historien sérieux<sup>2</sup>. Il aura réussi son pari.

Afin de le prouver, arrêtons-nous ici brièvement à la réception de l'ouvrage à l'époque. Je mentionne d'abord l'opinion très favorable de Victor Tremblay qui a écrit : «C'est un livre sérieux, documenté, riche de détails» (Vien, 1955, n. p.). Le livre attire l'attention de nul autre que l'abbé Lionel Groulx qui ouvre son compte rendu de deux pages par cette phrase : «Peu de villes du Québec à notre avis ont pu se payer ou se mériter, à leur centenaire, une histoire de cette qualité» (Groulx, 1955, p. 303). Il serait trop long ici de citer tous les commentaires élogieux que Rossel Vien reçoit, au moment où le texte sort des presses. Ils viennent de journalistes, généalogistes, conseillers législatifs, entre autres. Aujourd'hui encore, l'ouvrage demeure une référence incontournable pour cette région et les historiens québécois qui se consacrent à l'histoire du Saguenay le citent constamment. Je mentionne seulement l'ouvrage plus récent de Dany Côté consacré à Roberval : «[...] les gens qui s'intéressent tant soit peu à l'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean reconnaissent que le classique des classiques est effectivement la magistrale œuvre de Rossel Vien». Il conclut qu'il s'agit d'un «ouvrage indispensable dans toutes les bibliothèques à caractère historique» (Côté, 2005, p. 20-21).

## L'historiographie québécoise et l'«histoire sermon» du chanoine Victor Tremblay

Comment Rossel Vien a-t-il pu réussir ce coup de maître et quels étaient les outils à sa disposition pour y parvenir? Dans les ouvrages imprimés que celui-ci a consultés, qu'il a cités, et sur lesquels il est revenu à la fin de son volume dans la description de ses sources, il faut retenir trois noms : *l'Est du Canada français* de Raoul Blanchard (1935) et *Le Saguenay et la Vallée du Lac St. Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole* d'Arthur Buies (1880) et l'ouvrage du chanoine Victor Tremblay intitulé *L'Histoire du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'à 1870* (1938).

Dans son enquête sur l'historiographie régionaliste, Fernand Harvey affirme que ces trois titres sont exemplaires des trois conceptions qui ont dominé alternativement l'historiographie régionale québécoise entre 1850 et 1960, bien que des recoupements existent entre elles. Le texte d'Arthur Buies appartient à ce que les historiens aujourd'hui appellent ainsi «la monographie de colonisation» (Harvey, 2001, p. 56) et elle est traversée par une idéologie du retour à la terre et d'appropriation du sol par le développement économique. Rossel Vien semblait mitigé, réservé quant à la valeur de cette source et parlait d'un texte «d'un intérêt général», en dépit de ses 340 pages, et il le cite à deux ou trois reprises.

L'ouvrage de Buies est publié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il semble appartenir à l'historiographie du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. La description des faits est encadrée par une présentation chronologique rigide qui rend malaisé un portrait d'ensemble du développement de la région. Finalement le texte est truffé de jugements moraux<sup>4</sup> qui, par ailleurs, sont repris dans les monographies qui suivent. Rossel Vien avait bien saisi la valeur limitée de cette sorte d'ouvrage car au moment où il écrit, Arthur Buies est, en dépit de ses développements sur l'économie, dépassé, remplacé, toujours selon Fernand Harvey, par des analyses beaucoup plus scientifiques d'«études de géographie économique» dont le meilleur exemple est celui du géographe Raoul Blanchard.

Aussi est-ce sur ce dernier que Rossel Vien a choisi de s'appuyer pour entreprendre la description morpho-géologique

de sa région, et c'est à peu près la seule utilisation que l'historien a fait de Raoul Blanchard qu'il a rapidement abandonné au début de son ouvrage pour ne plus y revenir. Mais ce texte a offert à Rossel Vien de sérieux rudiments méthodologiques par l'accent que Blanchard mettait sur les données positives et le cadre scientifique : «abondance de faits et de chiffres», mais aussi distance par rapport aux «impressions fugitives» et aux «renseignements vagues», application «à analyser en détail toutes les phases de transformation entre les anciens genres de vie et celui de l'époque actuelle» (Zimmermann, 1936, p. 540). Rossel Vien mettrait à profit le cadre de pensée de Raoul Bouchard, nouveau dans le paysage historiographique québécois; et bien qu'il citât peu le géographe, la rigueur de celui-ci est bien présente dans *l'Histoire de Roberval*, comme nous le verrons plus loin.

Il me faut également mentionner que la monographie du chanoine Tremblay incluait elle aussi des considérations sur «l'œuvre des glaciers» ou la composition des «terres» (Tremblay, 1938, p. 13-20). Rossel Vien a préféré toutefois s'appuyer sur Raoul Blanchard, source qu'il considérait plus fiable et de laquelle il a réussi à tirer une très belle synthèse, afin d'expliquer à son lecteur la formation géologique du lac Saint-Jean. Le choix de Blanchard par Rossel Vien traduisait aussi une volonté de s'éloigner de l'historiographie écrite par le Clergé au profit de sources laïques. Ceci n'allait pas nécessairement de soi car l'historiographie québécoise est dominée, au cours des années 40, par des hommes d'Église, sous l'égide intellectuelle de l'abbé Groulx, mais celui-ci n'était pas le seul dans le paysage des études historiques à avoir une voix. C'est ce que résume l'abbé Maheux en 1944 :

Il y a deux écoles chez nos historiens. Il y a l'école de Sir Thomas Chapais, qui présente le régime britannique sous un angle plutôt sympathique. Il y a l'école du chanoine Groulx, qui choisit les faits et les présente de façon à montrer que les Anglais sont des monstres. L'école de Groulx, je l'admets, prédomine dans nos collèges classiques. (Dorais, 2016, p. 162)

L'emprise des historiens partisans d'une «histoire nationale» était ainsi encore très forte durant les années formatrices de Rossel Vien et certainement il convient de placer le chanoine Tremblay, avec des nuances que nous verrons plus loin,



parmi ces historiens qui, comme l'affirme Jocelyn Létourneau, font de «de la survivance ou de "l'empêchement d'être" la matrice principale d'une identité collective» (Létourneau, 2006, p. 159) et dont l'approche historique continuait à être ancrée dans le narratif, lui-même axé sur le matériau que pouvaient fournir le politique, la religion ou la biographie (Ouellet, 1985, p. 12). Une autre caractéristique de ce courant de cette historiographie québécoise, d'obédience «nationale» à cette époque est bien entendu la dominance en son sein d'auteurs issus du Clergé dont plusieurs n'ont pas de véritable formation en histoire – c'était le cas du chanoine Victor Tremblay – en dépit de la fondation des Instituts d'histoire de Laval et de Montréal en 1947, ces deux institutions adhérant aux principes scientifiques qui guidaient la recherche en histoire aux États-Unis et en Europe. Aussi des tensions profondes allaient-elles se développer entre le jeune homme et le chanoine Tremblay sur la conception même de l'Histoire, sans toutefois que Rossel Vien parvienne à se détacher entièrement de l'idéologie dominante, représentée par son aîné.

En 1954, le chanoine Victor Tremblay<sup>5</sup> jouissait d'un énorme prestige comme historien, réputation qu'il a maintenue jusque bien après la Révolution tranquille. Il avait à son actif un long volume consacré à l'histoire de la région, *L'Histoire du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'à 1870* (écrite en collaboration), sans compter de nombreux articles publiés dans des revues spécialisées.

De plus, Victor Tremblay avait prévu, dès 1938, une suite de son *Histoire du Saguenay*, un tome 2 qui était déjà en préparation : «Car en continuant la préparation du tome suivant de *L'Histoire du Saguenay* nous comptons bien noter toutes les corrections et les retouches à faire au premier volume en vue de la réédition», écrit-il dans l'«Avertissement» de sa monographie (Tremblay, 1938, p. 2). Seize ans plus tard, lorsque Rossel Vien prenait la plume, pour la première fois à notre connaissance, Victor Tremblay n'a que 62 ans, il est encore très actif, et surtout il a déjà en chantier son 2<sup>e</sup> tome qui débutait là où s'était arrêté le premier, en 1870. Tout destinait le chanoine, plutôt que le jeune Vien, à produire une histoire de Roberval qui englobe, il est vrai, non pas les premières origines de la ville, mais la longue période de cent ans, allant de 1855 à 1955.

Il semble que Victor Tremblay ait secondé Rossel Vien, car celui-ci avait en 1947, comme nous l'avons vu, conscience de ses lacunes en tant qu'historien. Victor Tremblay a épaulé Rossel Vien à la fois dans la rédaction et la correction du texte, comme le montre l'échange épistolaire qui a eu lieu entre les deux hommes (Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de *l'Histoire de Roberval*). Est-ce à dire que l'œuvre pourrait porter la mention de «en collaboration», comme ce fut le cas pour *l'Histoire du Saguenay* de 1938? Le chanoine Victor Tremblay a répondu lui-même par la négative. Dans sa préface, il a pris bien soin de souligner que *l'Histoire de Roberval* est de Rossel Vien à part entière : «l'ouvrage est son œuvre; il en a tout le mérite et toute la responsabilité» (Vien, 1955, n. p.). Victor Tremblay en toute honnêteté devait clarifier les choses, car il était difficile de croire qu'un si jeune homme, avec si peu d'expérience ait pu parvenir à réaliser seul un ouvrage digne des historiens professionnels de l'époque.

L'aide de Victor Tremblay n'a donc pas été fondamentale, bien qu'elle ait été fort utile, notamment dans la correction du manuscrit. Mais est-ce tout de la contribution du chanoine? N'aurait-il pas apporté autre chose à Rossel Vien que la simple annotation de son texte. Il semble clair que le chanoine ait tenté d'influencer Rossel Vien et il s'est heurté à une forte résistance. Celui-ci lui a envoyé, le 12 février 1955, une lettre dans laquelle la tension entre les deux hommes est palpable :

Vous me corrigez comme vous corrigeriez un élève de Syntaxe. C'est très bien. Mais suis-je frondeur si je ne m'applique pas à vous suivre pas à pas, si je renie l'évidence et le goût qui sont en moi comme en chacun de nous? J'ose croire que je serais, au contraire, indigne de votre estime. Dans notre Royaume du Saguenay, pour ne pas dire chez toute notre race, il y a de belles qualités morales, psychologiques et même physiques que l'histoire fait bien ressortir; mais il y a aussi, on le sait, une atrophie et une anémie intellectuelles extraordinaires, qui nous sont continuellement reprochées [...] Il règne un formalisme à toute épreuve, personne ne réfléchit pour soi-même, tous ne sont bons que pour avaler... Vous n'êtes pas discuté, jamais contesté. (Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de *l'Histoire de Roberval*, Document 76)

De la longue réponse du chanoine, datée du 21 février 1955, à ces critiques acerbes, il faut retenir cette phrase : «Je n'ai cherché qu'à assurer l'exactitude : celle des faits et celle de l'expression.» (Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de l'*Histoire de Roberval*, Document 94)

Contre quoi précisément se butait la sensibilité intellectuelle naissante de Rossel Vien? La réponse nous est donnée dans un discours qu'il a prononcé, au cours du lancement officiel du livre et qui eut lieu à Roberval le dimanche 29 mai 1955. Rossel Vien lui-même avait été invité comme conférencier, et il n'hésita pas à décrire les balises de sa nouvelle approche à l'Histoire, et à l'histoire de sa région en particulier :

Est-ce une gerbe fleurie pour célébrer un anniversaire? Non! Le grand reproche qu'on fait généralement à ceux qui tentent d'écrire l'histoire, c'est justement cette disposition trop sentimentale ou trop doctrinale qui produit de l'histoire-souvenir ou de l'histoire-sermon au lieu de l'histoire réelle. (*L'Étoile du Lac*, 1955)

C'était une attaque directe contre le chanoine Tremblay et sa propension, à la manière de Buies, à écrire une histoire événementielle, à faire défiler les faits les uns à la suite des autres sans les insérer dans un devenir réel et concret, sinon que dans celui, abstrait, du développement d'un peuple s'appropriant un territoire par les seules vertus de sa foi et de son courage (Létourneau, 1996, p. 272). En ce sens, le chanoine faisait perdurer, dans sa propre *Histoire du Saguenay* parue en 1938, la tradition des monographies de colonisation dont il se faisait le relais, malgré le fait qu'elles étaient dépassées dès les années 20 (Harvey, p. 56).

### **Une nouvelle approche de l'histoire, entre idéologie et positivisme**

Nous avons vu que Rossel Vien était à la recherche d'une «méthode» de travail. Laquelle met-il au point afin que l'histoire s'élève au-dessus des faits ou des propagandes idéologiques, afin qu'elle soit «réelle»? D'abord il a choisi d'écrire uniquement à partir des sources de première main. Il fait *tabula rasa* de ce que les autres historiens ont pu produire, de manière générale.

Pour écrire son *Histoire de Roberval* à partir de 1855, Rossel Vien pouvait théoriquement s'appuyer sur la monographie du

chanoine Tremblay pour une période de 15 ans environ. On se rappelle que *L'Histoire du Saguenay* de Tremblay se terminait en 1870. Or Rossel Vien, dans la partie consacrée à cette époque, ne cite en aucun moment l'ouvrage du chanoine non plus que ceux de Buis et Blanchard. Est-ce parce qu'il ne s'était produit aucun événement marquant et particulier à Roberval, sinon que cette rude installation des pionniers dont tout le monde connaît en fait l'histoire? Loin de là. L'année 1870 est celle du déplacement de l'église qui a eu l'effet d'un schisme sur la communauté de Roberval et c'est aussi et surtout celle du Grand Feu. Le dernier chapitre de *L'Histoire du Saguenay* de Victor Tremblay est consacré à cette tragédie. Ici, comme ailleurs, Rossel Vien choisit délibérément d'ignorer le chanoine et de réécrire l'histoire de sa ville selon un angle original.

Il reconstruit chaque événement de l'histoire de Roberval à partir des archives afin de dégager «ce qui s'est vraiment passé», pour reprendre la phrase exacte de Marc Angenot (Angenot, 2001, p. 14). En privilégiant ainsi les sources, on peut dire qu'il reprend la méthode du chanoine. Celui-ci n'écrivait-il pas dans son «Avertissement» à *L'Histoire du Saguenay* :

Notre but est de donner un aperçu substantiel de notre histoire générale de façon sobre et précise, sans nous attarder aux anecdotes et sans faire d'appréciations... Dans notre exposé nous avons visé surtout à la clarté et à l'exactitude... La substance et le détail des faits reposent sur une documentation sérieuse et généralement directe. Nous avons voulu tout contrôler et puiser aux sources elles-mêmes autant que possible; ce n'est qu'exceptionnellement que nous nous sommes appuyés sur des travaux d'auteurs. (Tremblay, 1938, p.1-2)

De fait, Rossel Vien reprenait à son compte cette conception d'une écriture de l'histoire centrée sur les faits, telle que brièvement élaborée ici par Victor Tremblay, mais le jeune homme a amélioré et systématisé cette approche. D'abord les sources de Rossel Vien étaient plus larges et variées; comme le chanoine, il a consulté les sources classiques de l'historiographie québécoise, les récits des missionnaires, les journaux (sa source imprimée privilégiée) non seulement locaux, mais nationaux et internationaux; aucun fonds d'archives ne semblait avoir été négligé, allant de manuscrits chez les Ursulines aux archives judiciaires de Chicoutimi, en passant par les Archives

du Parlement, sans mentionner les procès-verbaux de la municipalité et de la paroisse de Roberval. Il a aussi inclus dans une grande mesure les témoignages des anciens de la ville<sup>6</sup>. Les sources du chanoine Tremblay étaient bien moindres que celles de Rossel Vien. Et contrairement à son mentor, il savait les confronter afin d'atteindre la vérité au plus près.

Par exemple, il cite la livraison du *Canadien* du 6 septembre 1869 qui décrit la tournée des premiers grands visiteurs de Roberval (trois ministres et un sous-ministre de Québec), des «touristes» pour Rossel. Le journal brosse un portrait bucolique de la ville en disant : «La soirée se passe au milieu d'une troupe joyeuse de colons dont quelques-uns sont déjà dans une position très prospère. M. Protais Guay a récolté l'année dernière 800 minots de blé.» Rossel Vien s'est empressé de remettre les pendules à l'heure :

Il faut se garder toutefois de juger le pays sur les rapports d'excursions. Les joyeux compères se pâment d'admiration, sont reçus partout avec allégresse et n'en reviennent pas du prodige du grand Lac-Saint-Jean. Rêvant sur tant de beauté et tant de progrès, ils en font remonter la cause aux colons, passent des colons aux prêtres, des prêtres aux évêques, des évêques aux députés, des députés aux ministres, des ministres à Dieu. Car, demandait enfin quelqu'un «qui a fait le lac Saint-Jean ce qu'il est? Dieu, sans doute, l'auteur de tout bien»... Mais il demeure que l'indigence était encore générale à Roberval à ce moment. L'impression superficielle des touristes tranche ordinairement sur les autres témoignages. (Vien, 1955, p. 63)

L'extrait que je viens de citer montre aussi d'emblée son scepticisme face à une explication téléologique et providentialiste de l'histoire de la région. La rupture fondamentale avec le chanoine Tremblay se situe sur ce plan. Bien que *l'Histoire du Saguenay* de ce dernier ne se réfère pas explicitement à l'action d'une main divine pour appréhender, somme toute, la réussite de la colonisation, il n'en demeure pas moins que Victor Tremblay accordait une importance de premier ordre à l'action du Clergé dont il faisait lui-même partie. De plus, il ne pouvait s'empêcher de faire des commentaires amers sur les conséquences du développement forestier qui trahissent son idéologie cléricale et nationaliste; comme le concevait Lionel Groulx pour l'ensemble du Canada français, le chanoine voit

dans la population du Saguenay un «petit peuple» amené à se développer par «son organisation, par ses ressources matérielles et spirituelles» (Harvey, 2001, p. 84). En fin de compte il prend position contre l'exploitation du bois par les entrepreneurs anglophones, qui a malheureusement détourné les colons de la terre, a dégradé la moralité publique, et a ramené l'usage des jurons et des blasphèmes (Harvey, 2001, p. 83). En ce sens, le chanoine innovait peu, car malgré son désir exprimé d'aborder l'histoire de la région sur le modèle du positivisme, sa monographie est truffée de jugements personnels (Harvey, 2001, p. 81) et est influencée par les discours religieux de l'époque. Sur ce plan, peu le séparait, de nouveau, de Buies dont l'histoire remontait au siècle précédent. Chez Rossel Vien, toutes ces questions ont pris un nouvel éclairage qui rompait avec l'historiographie représentée par le chanoine Tremblay, voire par l'abbé Lionel Groulx, tendance qui ne sera contestée systématiquement que dans les années 60.

D'abord, on trouvait très rarement chez Rossel Vien de prêche sur la morale publique. Lorsque Rossel Vien publiait sa monographie, l'historiographie québécoise en général et l'historiographie des régions tout particulièrement étaient enlisées dans le ressassement du récit épique de la lutte des Canadiens français pour la conquête d'un territoire sauvage avec comme seuls appuis leur Église et leur courage. Le mouvement historique avait invariablement la forme d'une courbe ascendante, d'une montée au ciel, après la traversée du désert pour ainsi dire. C'était contre cela que Rossel Vien se révoltait, tout en gardant certaines approches de l'historiographie courante. Pour lui, l'histoire de Roberval est bien entendue marquée dans ses débuts par des moments redoutables et difficiles – au cours de cette période, les termes «croix» et «foi» sont bel et bien présents dans le texte – ils sont suivis d'un âge d'or. Malgré tout, après cet apogée, l'histoire de la ville a débouché sur une période plus sombre, caractérisée par la stagnation et l'enlèvement. Cela a mené Rossel Vien à caractériser le développement de Roberval sous des nuances de noir, de rose et de gris. L'abbé Lionel Groulx semblait avoir été charmé par cette imagerie; et bien entendu la période noire, la première, est celle qui lui plaisait le plus, car elle correspondait à la lutte héroïque des Canadiens français. Dans son compte

rendu de *l'Histoire de Roberval*, voici comment Groulx faisait référence à cette première partie du livre :

La première période, c'est naturellement la période des pionniers, période de la lutte pour la vie, montée des colons vers ces autres «Pays d'en Haut», alors si déserts, si éloignés des grands centres; corps à corps de l'homme avec le climat, le sol, toutes les exigences héroïques d'un établissement en milieu forestier. (Groulx, 1955, p. 304)

Dans ces quelques lignes de la main de l'historien national du Québec transparaisaient non seulement cette «gerbe fleurie», mais aussi cette idéologie dont Rossel Vien tentait de s'éloigner, alors qu'il conservait l'armature de cette rhétorique dans les titres de ses chapitres : «la lutte pour la vie» et «la terre promise» forment les intitulés des chapitres III et IV. Le contenu de la période noire dépeignait en effet les difficultés des premiers colons de Roberval mais sont-ils si héroïques que cela lorsque Rossel Vien montre que la simple question du déplacement de l'église prend des allures d'une guerre civile dans laquelle s'affrontaient les «Nordistes» et les «Sudistes», les deux camps motivés par leurs propres intérêts ancrés dans la situation géographique de leurs lots, l'emplacement de l'église déterminant le centre du village. Ces braves colons catholiques ne reculaient devant rien pour obtenir ce qui paraissait les avantager et les perdants n'hésitaient pas à se venger. Rossel Vien a décrit un acte sacrilège, une alliance avec un ministre protestant, et des actes de représailles d'un groupe contre l'autre. La passion était telle que l'un des membres des perdants a incendié l'église nouvellement bâtie. L'historien n'hésitait pas à faire ressortir, sans poser de jugement, les aspects les plus désagréables des colons chez qui les intérêts matériels prenaient plus d'importance que leurs devoirs religieux.

Finalement, la réussite de la colonisation ne devait rien à une quelconque action divine ou même à l'intrépidité de ces Canadiens français, Rossel Vien l'expliquait en termes tout simples de sélection naturelle :

Il n'y avait pas de communications, pas d'argent, pas de confort, pas d'hygiène, pas de médecine [...] Ainsi s'opérait une sélection chez les colons. Ceux qui n'avaient pas assez de courage ou de résistance physique retournaient dans les vieilles paroisses ou s'en allaient dans les villes. Ceux qui étaient faibles ou

malades mourraient. Les enfants chétifs mourraient. Il ne restait que des forts, des vigoureux et des courageux. La conquête du Lac-Saint-Jean devait, théoriquement du moins, créer cette «race d'hommes austère, énergique, intelligente.»<sup>7</sup> (Vien, 1955, p. 64)

Ce qui rattache *l'Histoire de Roberval* à l'historiographie des années 60 et qui scelle sa rupture avec l'œuvre du chanoine Victor Tremblay est la cohérence qu'elle donne aux faits en les insérant dans un ensemble plus vaste, dicté non pas par l'idéologie de l'Église, mais par les exigences du développement économique de la région. À l'instar de l'historiographie régionale à venir (Harvey, 2001, p. 82), Rossel Vien articule les structures socioculturelles avec l'économie. En mon sens, il a pris acte des avancées scientifiques amenées, entre autres, par la création de l'École des sciences sociales politiques et économiques à l'université Laval en 1938, sous la direction du père Georges-Henri Lévesque, mais qui n'avaient eu à peu près aucun impact sur l'historiographie régionaliste. Et il faudrait attendre les années 60 pour que les retombées de ces changements institutionnels, mais aussi celles liées à la société québécoise dans son ensemble, aient un impact marqué sur le paysage historiographique québécois et qu'émergent une nouvelle génération de jeunes historiens intéressée davantage par l'histoire sociale et économique et qui, dans ce creuset, vont développer les histoires régionales (Ouellet, 1985, p. 33). De ce point de vue, il est clair que Rossel Vien faisait figure de précurseur.

C'est donc ce potentiel économique qui constitue la nervure de l'argumentation de *l'Histoire de Roberval*. De la description de la période noire, celle des débuts de la colonisation, ressort l'histoire industrielle de la région. Rossel Vien a suivi de près le développement de l'industrie de la coupe du bois, embryonnaire à l'époque, à Roberval, en s'attachant au personnage de Thomas Jamme qui a réussi l'exploit de construire en deux ans deux moulins sur la rivière Ouiatchouanish, donnant ainsi le coup d'envoi au peuplement rapide de la colonie en 1857 :

Le grand avantage que présentait dès ses débuts la colonie de Roberval, de mettre à la portée des colons la transformation de leur bois et de leur grain, contribua à son peuplement rapide. L'arpenteur Wallace, commis pour inventorier le canton, fit cette brève remarque



au sujet de Thomas Jamme : «un Canadien français entreprenant», dont les deux moulins ont été «le noyau de l'établissement» (the nucleus of the settlement in this township). (Vien, 1955, p. 27)

Influencé certainement par sa formation cléricale et par l'historiographie courante, Rossel Vien accordait une place importante à l'action du Clergé, mais elle ne supplantait certainement pas l'analyse du développement économique. Aussi est-ce aux deux industriels des noms de Du Tremblay et de Scott qu'il imputait la période glorieuse de Roberval, la période rose, bien que le travail du curé Lizotte soit loin d'être passé sous silence. Sous la plume de Rossel Vien, on a l'impression que le clergé est à la remorque de l'histoire dont le rythme est dicté par l'industrialisation.

D'ailleurs, la présence de l'Église se fait discrète dans les pages consacrées à la période rose, hormis un long chapitre sur les Ursulines, elle est en sourdine de la vie économique, bien que l'Église soit fort liée à la quotidienneté des Robervalois, et Rossel Vien ne manquait pas de le souligner. Pourtant, il le faisait d'une façon originale, privilégiant ici comme ailleurs la synthèse. Sur ce point, l'abbé Lionel Groulx lui a accordé un éloge surprenant: «L'auteur a eu le bon esprit de ne pas encombrer son texte des listes fastidieuses des personnes religieuses ou autres dont prétendent d'orner ces sortes d'histoires.» (Groulx, 1955, p. 305)

Notre historien consacre de longues pages au phénomène du tourisme américain. Elles sont, à mon avis, parmi les plus belles du livre. Il vouait un enthousiasme sans réserve à cette industrie qu'il décrivait sous tous ses angles. Grâce au tourisme, Roberval s'est transformée en une ville internationale, un peu à l'image des grandes métropoles où règnent le luxe et l'argent, avec en plus la présence de l'émerveillement face à la nature. Dans ces pages, on peut déjà entrevoir le futur voyageur et novelliste que sera Rossel Vien.

Loin de voir en l'Américain entrepreneur une sorte d'ennemi comme pouvait le faire le Clergé de l'époque, Rossel Vien le percevait sous un angle très favorable, car sans lui, non seulement Roberval, mais du coup le Lac-Saint-Jean, n'auraient pas joui d'une telle prospérité et Rossel Vien allait jusqu'à

employer la métaphore de la corne d'abondance pour parler de la contribution de Horace-Jansen Beemer:

Il n'y avait donc qu'un Américain, ou plutôt le «génie» américain pour faire du Lac-Saint-Jean le pays de vacances des millionnaires. Horace-Jansen Beemer est peut-être l'homme qui a le plus fait, matériellement pour le Lac-Saint-Jean : après avoir franchi avec le rail les deux cents milles au nord de Québec et donné le branle à la navigation sur le lac et à l'industrie du bois, il réussit à faire de ce coin de terre un des plus attrayants centres de voyage et de sport du Canada, voire de l'Amérique. Beemer était un entrepreneur au sens originel du mot [...] Conquis par le Lac-Saint-Jean, qui lui inspirait des rêves d'avenir, il fut une corne d'abondance pour notre Roberval. (Vien, 1955, p. 189)

### Les Montagnais et les femmes

La place que Rossel Vien a donnée aux Montagnais et à l'action des femmes achevait finalement de faire de lui un précurseur des tendances contemporaines en historiographie. Dans ce domaine aussi, le chanoine Tremblay a fait figure de modèle en donnant peut-être l'exemple, car aujourd'hui on juge que c'est son œuvre qui était la plus favorable aux femmes et aux Autochtones, d'après ce qu'affirme Fernand Harvey (Harvey, 2001, p. 83). En ce qui concerne ces peuples, Tremblay avait aussi certainement ses limites, comme le souligne Russel Bouchard, auteur Montagnais : «En dépit des innombrables chroniques d'histoire qu'il publia, entre 1934 et 1979, l'abbé Victor Tremblay, premier historien consacré du Saguenay, n'avait jamais été en mesure de dépasser la forme strictement littéraire de ces récits empreints de subjectivité et marqués de jugements de valeurs dénaturants.» (Bouchard, 1995, p. 14)

Pour parler des Montagnais, Rossel Vien a procédé beaucoup par intuition. Il ne mettait pas en place une théorie d'ensemble, pas plus qu'il n'envisageait cette question de manière systématique. Il faisait preuve malgré tout d'une vive curiosité et d'un intérêt profond, et ce à une époque où ils étaient présents dans l'historiographie québécoise que sous une forme abstraite, désincarnée et simplifiée. Au contraire, dans sa description de la colonisation du Saguenay et du développement de la ville de Roberval, Rossel Vien voyait les peuples autochtones selon un angle qui tranchait radicalement avec ces images figées. Les

ouvrages d'histoire régionale publiés au XIX<sup>e</sup> siècle contenaient de nombreuses pages consacrées aux peuples autochtones et les historiens s'appuyaient essentiellement sur les Relations du XVII<sup>e</sup> siècle des missionnaires jésuites. C'est le cas, entre autres du texte de l'abbé François Pilote, *Le Saguenay en 1851*. Généralement, il est clair que le regard sur cette Première Nation est resté le même durant trois siècles. Ses qualités sont saisies au prisme du «pittoresque» ou du «curieux», et surtout de son ouverture envers le christianisme. Comme ces écrits étaient le fruit de missionnaires jésuites sur le terrain, la persévérance ou l'abnégation du relateur occupaient tout autant l'avant-scène de la Relation que les coutumes des Autochtones. A l'instar de ses prédécesseurs Rossel Vien a consulté les Relations des Jésuites et les a rangées dans la catégorie de «préhistoire» (Vien, 1955, p. 363) de la région. Dans son «Introduction» il a cité en particulier la relation du Père «Dequen» [*sic*], mais ce n'est pas pour ses descriptions des Montagnais mais pour ses propos sur l'immensité du lac et les montagnes qui l'enserrent (Vien, 1955, p. 11). Bien que séduisants, les commentaires des Jésuites sur les Montagnais relèvent du «merveilleux» (Vien, 1955, p. 52) pour Rossel Vien qui s'est tourné somme toute peu vers les Relations pour décrire les premiers habitants de la région, contrairement à l'historiographie couramment pratiquée au moment où il prenait la plume. Bien qu'à de nombreuses reprises, il ait appréhendé les Montagnais, sur un ton très général, et qu'il les ait qualifié tantôt de «Sauvages» ou d'«Indiens», et qu'il ait insisté sur le substantif de «nation»<sup>8</sup>, il a ajouté un détail qu'on ne retrouvait pas chez ses prédécesseurs : cette «grande nation» avait une «capitale». Cette précision pourrait paraître de peu d'importance pour montrer la rupture qu'opère Rossel Vien dans l'historiographie, si ce n'est que cette affirmation est ancrée dans des découvertes qui relèvent de l'archéologie et dans des témoignages, non pas dans des récits fabuleux :

Un des premiers déchiffreurs de cette pointe [sans doute La Pointe-Bleue], Damase Hudon, grand commerçant des débuts du Saguenay, y a trouvé, au dire de son fils, le juge A-A Hudson, tout un arsenal enfoui dans le sol : instrument de guerre, de chasse, de cuisine, ossements humains, qui indiquent l'existence d'une ville indigène disparue dans les siècles. (Vien, 1955, p. 21)

Rossel Vien a fait vivre le peuple montagnais dans des figures individuelles qui possédaient un nom, une personnalité et une histoire particulières, à l'instar de ces blancs qui ont amorcé le peuplement du Lac-Saint-Jean. La première est une femme. Elle détient, aux côtés de son mari, Joseph Eschemback, le titre prestigieux de premier colon. Anastasie Castibot est présentée comme une Montagnaise, «sans enfant [...] aussi bonne à la chasse» (Vien, 1955, p. 24) que son mari est doué au violon; son fusil, «qui conserve vingt et une coches en souvenir des vingt et un ours qu'elle a tués», témoigne de son caractère intrépide. C'est elle qui a sauvé Joseph de la noyade, avant de devenir son épouse.

Ce qui pourrait passer ici comme une simple et belle anecdote est à mettre en parallèle avec les nombreux récits individuels du peuplement du Saguenay. Ils avaient tous leur importance, car ils permettaient à Rossel Vien, en fin compte, de broser un portrait général du colon qui soit inclusif. En ceci, il convient de saluer l'originalité de la démarche de cet historien qui a intégré dans son discours des voix que son époque préférait laisser dans le silence. L'intérêt de Rossel Vien pour l'histoire des Montagnais et pour leur contribution au développement du Lac Saint-Jean était réel et profond. Le jeune homme engage même la responsabilité des autorités religieuses pour l'effacement des Montagnais de la mémoire collective saguenéenne. Leur négligence, reflet de leur traitement discriminatoire des Autochtones, fait qu'il est difficile, voire impossible, d'atteindre, dans la description de leur histoire, le même degré de précision et de positivité que pour celle des blancs de la région. Il regrette amèrement l'absence de sources fiables, indispensables pour écrire l'histoire de ce peuple. Et, comme pour réparer cette négligence, il transcrit les données tronquées qu'il possède, suivi d'un jugement amer :

Voici, écrit-il, un tableau approximatif des actes des sauvages inscrits au registre de Notre-Dame durant la première décennie. (Ce tableau ne tient pas compte des métis.) [...] Même ces actes, d'ordinaire si précis, accusent la plus grande élasticité pour les pauvres Montagnais survivants, de cette magnifique nation dont les missionnaires jésuites relatent les faits merveilleux. Tels ces décès d'enfants anonymes et sans âge exact. Telles ces identités : «Marie Montagnaise » et «François Montagnais». (Vien, 1955, p. 52)

Ce regard neuf que Rossel Vien a jeté sur les Montagnais a pu être motivé par le chanoine Tremblay, qui dans ce domaine semblait être quelque peu en avance sur son époque, d'après l'historien Fernand Harvey, comme je l'ai mentionné plus tôt. Mais si on garde à l'esprit que pour le Montagnais Russel Bouchard, le chanoine Tremblay ne faisait que reprendre des stéréotypes séculaires, il serait plus juste de penser que ce sont les origines montagnaises de Rossel Vien qui lui ont permis d'aborder le peuple dont il était issu selon un angle différent. Et on peut spéculer sur les décalages qu'il aurait certainement constatés entre la réalité des Autochtones et les lieux communs qui se transmettaient d'une histoire à une autre depuis trois siècles. Le plus tenace est lié à la rhétorique de la dégénérescence de l'indigène au contact du peuple blanc dont le résultat est une image fortement négative du premier. Chez l'abbé François Pilote, Rossel Vien pouvait lire de tels jugements :

Les Montagnais subissent la loi commune au reste des sauvages. Notre civilisation les tue. Leur nombre diminue tous les jours. Autrefois les missions de Tadoussac, de Chicoutimi et du lac Saint-Jean réunissaient quatre à cinq cents familles. Aujourd'hui c'est à peine s'il s'en trouve une vingtaine. Les familles que l'on rencontre maintenant ne sont plus que de pauvres débris des anciennes tribus. On peut appliquer aux Montagnais ce que Chateaubriand disait des sauvages de l'Amérique en général «La civilisation, en entrant par le commerce chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties. L'Indien est devenu perfide, intéressé, menteur, dissolu : sa cabane est un réceptacle d'immondices et d'ordures» [...] (Pilote, 1852, p. 20)

Rossel Vien a cité cette expression de ce passage : «de pauvres débris des anciennes tribus» (Vien, 1955, p. 21). Toutefois, comme pour offrir un démenti de ce propos, il a mis sur la page opposée une photo d'une famille indienne de Pointe-Bleue, qui n'avait rien d'un débris et sur laquelle apparaissent trois générations de Montagnais parfaitement heureux et épanouis.

Le portrait d'Anastasia Castibot opérait un renversement complet de perspective. Le héros blanc tombait de son piédestal pour être remplacé par une femme autochtone. Rossel Vien a continué ce travail de sappe sur le plan des contributions des femmes blanches dans le succès de la colonisation. En amorçant la description de la «période rose», la plus prospère de la ville

et à l'apogée de son développement, Rossel Vien choisit – alors qu'il avait à sa disposition des dizaines d'exemples masculins – le parcours d'une femme entrepreneure pour concrétiser et symboliser cette période de progrès extraordinaires, presque miraculeux :

Un exemple typique nous est donné, qui pourrait nous indiquer aussi exactement qu'il est possible les limites, à travers les ans, de cette période que nous appelons rose : en 1880, sur les conseils d'un prêtre qui se donne comme missionnaire-colonisateur, une veuve de treize enfants, vient se fixer au Lac-Saint-Jean, à Roberval. Elle y établit un petit commerce. Au bout d'une vingtaine d'années, elle suit ses fils à Péribonka, sur l'autre rive du lac, où elle meurt en 1911. Toute la période rose de Roberval est contenue dans cette tranche de vie [...] (Vien, 1955, p. 95-96)

Lorsque l'historiographie classique s'attardait sur les communautés religieuses, celles-ci ne se manifestaient que dans des descriptions générales élogieuses de leur travail comme enseignantes ou hospitalières. Rossel Vien a effectué une véritable plongée dans les archives des Ursulines dont il a montré les déboires quotidiens dans leur mise sur pied des infrastructures éducatives de la ville. Sur ce plan aussi, il existe une coupure d'avec les histoires qui précédaient et elle est encore plus remarquable que pour celle des Montagnais ou pour l'histoire de cette veuve dont l'historien tait le nom. L'essor de Roberval était intimement lié au travail des Ursulines. Rossel Vien a tracé avec minutie le portrait de plusieurs d'entre elles, au cours d'un chapitre qui leur est entièrement consacré. Ce n'étaient pas des « religieuses » désincarnées ou réduites uniquement à l'expression de leur appartenance à leur communauté qu'il nous faisait découvrir, mais des femmes dont chacune possédait une personnalité bien réelle, des talents particuliers et que l'historien a souligné avec beaucoup de détails. Le chapitre intitulé « La ville 1900 -1915 » s'ouvrait par un *incipit* « À Cœur vaillant rien d'impossible » (Vien, 1955, p. 155), tiré de l'Hymne du Centenaire dont les paroles et la musique ont été composées par une Ursuline, Mère Marie de la Trinité (Henriette Constantin). Rossel Vien a pris le soin de reproduire l'intégralité des paroles de ce chant dans l'une des appendices qui complètent la monographie.

Parmi ces nombreux exemples de figures féminines, deux retiennent davantage l'attention. Mère Raphaële, dont l'action bouleverse avant l'heure toutes les frontières liées au genre, et Marie Jamme. Mère Raphaële a certainement fasciné Rossel Vien par son identité fluide et hybride, similaire à certains égards aux personnages qu'il développera quelques années plus tard dans sa fiction. Mère Raphaële, bien que religieuse, se meut dans la peau d'une agronome-femme d'affaires comme s'il s'agissait de sa seconde, voire première nature :

Au début, elle ne se sentait pas à l'aise, on le conçoit, pour régir une entreprise agricole. Elle se mit à l'étude, absorbant tous les traités d'agriculture qu'elle trouvait. Elle consultait aussi les agronomes du gouvernement, tirait profit des moindres expériences, et devint finalement experte en agronomie. Cette femme cloîtrée parlait avec autant d'aisance des engrais de ses champs ou de la nourriture de ses poules que des succès de ses élèves. (Vien, 1955, p. 143)

Le deuxième exemple que j'aimerais citer pour montrer l'intérêt de Rossel Vien pour les femmes et souligner son désir de les intégrer à l'histoire formelle de Roberval, au même titre que le curé Lizotte, est la jeune Marie Jamme, la fille de l'intrépide Thomas Jamme, l'une des figures pionnières de Roberval. Rossel Vien reproduit dans ses appendices de longs *Extraits* de la plume de la jeune fille, élève des Ursulines en 1883-84. Le lecteur peut, à travers ses yeux, reconstituer la vie quotidienne au couvent, celle des pionniers, et saisir son point de vue sur sa condition féminine. Ici, l'approche de Rossel Vien témoigne non seulement de son goût pour l'archive, mais aussi de son souci de faire découvrir de nouvelles voix afin que d'autres histoires puissent s'écrire ou que d'autres lectures de l'histoire soient possibles, ancrées dans des sources de première main.

## Conclusion

Rossel Vien a signé de son nom tous ses ouvrages d'histoire. Ce choix peut aisément s'expliquer par le prestige dont jouissait l'historiographie par rapport aux genres fictionnels à son époque. Le préjugé favorable envers l'histoire, ancré dans une longue tradition française remontant au XVII<sup>e</sup> siècle, était certainement encore très présent au Québec au moment où Rossel Vien se formait à l'écriture, tout particulièrement dans l'enseignement clérical. Le prestige national de l'abbé Lionel

Groulx tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle offre un bon témoignage de ceci. Est-ce que Rossel Vien n'aurait pas intériorisé ce parti pris? N'aurait-il pas vu dans les recherches historiques un outil qui lui permettrait d'être intégré à l'élite intellectuelle québécoise au sein de laquelle le Clergé occupait encore une place dominante? Nous savons que son goût pour l'histoire est né très tôt dans sa jeunesse, mais qu'il est aussi intrinsèquement lié à son attachement pour sa ville. Ce qui est sûr, c'est que le jeune homme cherchait sa propre voix et avait une volonté affichée de s'éloigner de la tradition historiographique représentée par le chanoine Tremblay, toutefois il n'a pas réussi à s'en détacher entièrement, du moins dans les grandes lignes de la conception idéalisée qu'avait l'Église du peuplement du Saguenay. Selon moi, Rossel Vien a été en mesure d'intégrer harmonieusement les tendances qui existaient en historiographie à son époque, celle qui était bien implantée chez les historiens issus du clergé, celle qui allait être développée au cours de la Révolution tranquille et dont les jalons scientifiques ont été posés entre autres par Raoul Blanchard qui est considéré comme le plus grand pionnier de l'histoire urbaine (Ouellet, 1985, p. 30). Finalement l'apport le plus original de Rossel Vien se situe sur le plan d'une vision très moderne du rôle des femmes et des Autochtones dans l'essor de Roberval. *L'Histoire de Roberval* s'est ouverte à des espaces de recherche qui nous sont fort familiers aujourd'hui, mais qui ne l'étaient certainement pas en 1955.

Au moment de conclure, il m'a semblé également bon de revenir sur la contribution du chanoine Tremblay dans le caractère avant-gardiste de *L'Histoire de Roberval* et que j'ai tâché de faire ressortir dans cet article. Longtemps, on a perçu la Révolution tranquille au Québec comme une coupure radicale avec l'ère Duplessis<sup>9</sup> et on a sous-estimé l'apport des membres du clergé aux changements dont ils furent les premières victimes. En effet, plusieurs religieux, par leur enseignement, ont contribué à former la jeunesse à la contestation<sup>10</sup>. Aujourd'hui, plusieurs historiens choisissent de mettre l'accent sur les zones de complémentarité qui existent entre la période de l'après-guerre et les années 60<sup>11</sup>.

En ce qui a trait à l'histoire régionale des années 20 à 60, il semble que le préjugé de la coupure perdue : la Révolution tranquille aurait opéré dans ce domaine des changements



radicaux. Pourtant il convient de voir dans le couple formé par Rossel Vien et le chanoine Victor Tremblay un exemple de continuité. L'élève a indubitablement été plus loin que son maître qu'il a vivement critiqué, mais il n'a pas réussi à se défaire entièrement de l'armature idéologique de son aîné. Par ailleurs, si on se réfère aux éléments positifs de *l'Histoire de Roberval*, une lecture attentive des textes du chanoine montre que ceux-ci étaient déjà présents chez le prêtre, certes sous une forme larvée (par exemple l'utilisation des archives orales), mais ils n'étaient certainement pas inexistantes; et Rossel Vien leur donnera une ampleur qu'on ne trouvait pas chez Tremblay.

La réussite du jeune homme s'explique aussi par la position enviable qu'occupait déjà le Lac-Saint-Jean sur le plan intellectuel (Ouellet, 1985, p. 33) dans le développement de l'historiographie régionale, au moment où il prenait la plume pour la première fois. En effet, les recherches sur la région bénéficiaient à la fois d'un appui institutionnel (la Société historique du Saguenay) et des compétences du chanoine Tremblay dont Fernand Ouellet affirme qu'il «avait pendant longtemps été presque le seul à tenir le flambeau de l'histoire régionale» (Ouellet, 1985, p. 33). L'exemple du chanoine indique de nouveau la pertinence des tendances actuelles en historiographie québécoise de réexaminer les textes produits par le clergé au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Il me faut finalement dire un mot sur le style de Rossel Vien dans *l'Histoire de Roberval*. Outre l'empirisme de son approche et l'originalité avec laquelle il aborde la matière historique, l'élément qui captive dans *l'Histoire de Roberval*, et que je n'ai pu retrouver dans aucune des histoires régionales que j'ai consultées, est l'inspiration créatrice. Il existe dans cette monographie une verve inégalable, faite d'humour, d'ironie, de sarcasme même et de qualités narratives empreintes de suspense et de poésie. Ce fut là encore un point de friction avec le chanoine Tremblay qui aurait souhaité voir le jeune Rossel Vien exercer un peu moins ses talents littéraires<sup>12</sup> sur une matière aussi sérieuse que l'histoire des Canadiens français. Mais il ne pouvait deviner la profondeur de la vocation littéraire de son élève.

## NOTES

1. Le mouvement de la professionnalisation des historiens ne commencerait que vers 1945 (Ouellet, 1985, p. 14). En 1945, Rossel Vien avait déjà 16 ans, et quelque quatre ans après son éducation formelle serait presque achevée. En 1950, il serait trop tard pour qu'il bénéficie pleinement de cette évolution dans l'historiographie québécoise, car sa formation serait déjà derrière lui.
2. Dans la lettre qu'il écrivait au chanoine Victor Tremblay, le 5 août 1947, et dans laquelle il exprimait sa volonté d'écrire une Histoire de sa ville, on peut lire : «Il y a longtemps que je veux faire une monographie de Roberval. Or j'ai donné mon nom cette année au Concours de Vacances. J'ai appris à mes dépens qu'une monographie complète de Roberval demande beaucoup trop de travail pour mes forces. Et j'ai décidé de caser mon ouvrage dans la section "Petite histoire". Je veux faire l'histoire de Roberval depuis ses débuts jusqu'à une certaine époque, peut-être jusqu'à 1900. Je donnerai comme titre 'L'épopée de Notre-Dame-du-Lac'. Et veuillez (*sic.*) croire, monsieur l'abbé, que sans vous, je ne puis rien faire de bien. Je me suis aventuré à rejoindre ici et là des documents, j'ai noté plusieurs pages de choses qu'on m'a racontées, mais le plus précieux de l'histoire, je ne l'ai pas. [...] La mère du notaire Simon, une des premières de Roberval, m'a dit aussi que son fils, le notaire, vous a fourni beaucoup de renseignements sur la navigation primitive, qui consistait surtout en bateaux de plaisance. Puis-je vous demander ce que vous pouvez faire pour moi? J'ai à cœur de faire un beau petit volume. J'ai toujours l'encouragement de mon professeur, M. l'abbé Léo Hénault. J'aime beaucoup mon lac St-Jean et ma petite ville. Je veux la connaître, et connaître son histoire, qui semble très belle.» (Lettre de Rossel Vien au chanoine Tremblay, Fonds de la Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de *l'Histoire de Roberval*)
3. Si on en juge par son titre programme : *Le Saguenay et la Vallée du Lac St. Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole. Faite d'après les renseignements les plus authentiques, et contenant les statistiques les plus récentes, en même temps que l'exposé de toutes les questions qui ont trait à ce pays et des descriptions pittoresques des endroits les plus renommés.*
4. On peut citer à titre d'exemple les propos de Buies sur l'alcool : «Depuis quelque temps un fléau, plus terrible que les ravages des inondations et des feux, plus terrible que l'ouragan qui arrache, brise ou démolit sur place, plus terrible parce qu'il porte en lui non seulement la ruine présente, mais la source de tous les maux à venir et de presque tous les crimes, nous voulons dire l'ivrognerie, la hideuse ivrognerie, avait fait son apparition parmi les travailleurs des chantiers» (Buies, 1880, p. 97).

5. Malgré les frictions qui ont eu lieu entre Victor Tremblay et Rossel Vien et les conflits passionnés qui les ont mis dos à dos, je soupçonne que Victor Tremblay n'a pu s'empêcher de voir en ce jeune homme un *alter ego*. Ce n'est pas sans raison que celui-ci était pressenti comme le successeur de Tremblay à la tête de la Société historique. Tout rapprochait les deux hommes. Outre, une passion pour l'histoire régionale, Tremblay et Vien avaient en commun leurs origines (les deux sont fils d'agriculteurs), des études de prêtrise et une santé fragile; le Chanoine a des problèmes chroniques de santé qui l'obligent à prendre «plusieurs périodes de repos prolongés» (Harvey, 2001, p. 79).
6. Il vaut la peine de le citer sur ce point qui montre un talent précoce pour l'histoire orale – approche très contemporaine : «Nous avons conversé avec la plupart des octogénaires de Roberval, dont certains nous ont fourni une aide précieuse.» (Vien, 1955, s. p.)
7. **Rossel Vien donne la source de cette citation. Elle provient du livre de l'abbé François Pilote, *Le Saguenay en 1851*, Québec, 1852, p. 136. Le «théoriquement» qu'il a ajouté permet de voir la distance qu'il place entre lui et une conception nationaliste de la population locale.**
8. **Il adopte de nouveau ici le langage des Jésuites : la «grande nation» des Montagnais, une des «vingt nations» de Métabetchouan avait comme «capitale» Pointe-Bleue, rappelle-t-il. (Vien, 1955, p. 21)**
9. Voir à ce propos les positions de Yvan Lamonde qui réfute l'idée que l'année 1960 marquerait l'entrée du Québec dans la modernité avec l'élection de Jean Lesage. Voir son ouvrage : *La modernité au Québec. La victoire différée du présent sur le passé. (1939-1965)*, Montréal, Fides, tome 2, 2016.
10. Voir à cet égard pour le Manitoba français, l'enquête de Raymond-M. Hébert, *La Révolution tranquille au Manitoba français*, Éditions du Blé, 2012.
11. **Comme c'est le cas pour Guy Berthiaume et Claude Corbo, *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2011.**
12. Dans la longue lettre que le chanoine écrivait, le 21 février 1955, afin de se justifier des reproches que lui adressait Rossel Vien, on pouvait lire cette phrase : «[...] les cas où j'ai voulu vous faire écrire "l'Angleterre" au lieu de la "couronne rivale", fait voir une fausse notion de la bonne manière d'écrire.» (Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de *l'Histoire de Roberval*, Document 94). Rossel Vien était tout particulièrement rétif aux corrections stylistiques du chanoine et celles-ci étaient nombreuses. Le style poétique du jeune homme semblait particulièrement le mettre mal à l'aise.

## BIBLIOGRAPHIE

## Sources imprimées

- ANGENOT, Marc (2001) «Questions à Jocelyn Létourneau : Quel avenir?», *Spirale*, n° 180, p. 14-15.
- BERTHIAUME, Guy et CORBO, Claude (dir.) (2011) *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 304 p.
- BLANCHARD, Raoul (1935) *l'Est du Canada français*, Paris et Montréal, Masson et Librairie Beauchemin, tome 2, 336 p.
- BOUCHARD, Russel (1995) *Le dernier des Montagnais. Vie et mort de la nation Ilnu*, Presses des Ateliers Graphiques Marc Veilleux, Cap-Saint-Ignace, 211 p.
- BUIES, Arthur (1880) *Le Saguenay et la Vallée du Lac St. Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole*, Québec, Imprimerie de A. Côté et Cie, 339 p.
- CÔTÉ, Dany (2005) *Roberval livre son histoire. 1955-2005*, Chicoutimi, Les éditions JCL, 400 p.
- DORAIS, François-Olivier (2016), «Classifier et organiser la production historiographique au Québec : réflexions critiques autour de la notion d'«école historique»», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 24, n° 3, printemps, p. 158-176.
- GROULX, Lionel 1955, «Vien, Rossel, Histoire de Roberval [...]», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 9, n° 2, septembre, p. 303-305.
- HARVEY, Fernand (2001) «L'Historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec», *Les Cahiers des dix*, n° 55, p. 53-102.
- HÉBERT, Raymond-M. (2012) *La Révolution tranquille au Manitoba français*, Éditions du Blé, 381 p.
- LAMONDE, Yvan (2016) *La modernité au Québec. La victoire différée du présent sur le passé. (1939-1965)*, tome 2, Montréal, Fides, 456 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn (2006) «Mythistoires de Losers : introduction au roman historial des Québécois d'héritage canadien-français», *Histoire sociale / Social History*, vol. 39, n° 77, mai, p. 157-180.
- (1996) «'Nous autres les Québécois'. La voix des manuels d'histoire», *Internationale Schulbuchforschung*, vol. 18, n° 3, p. 269-287.

- OUELLET, Fernand (1985) «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, n° 1-2, p. 11-83.
- PILOTE, François (1952) *Le Saguenay en 1851: histoire du passé, du présent et de l'avenir probable*, Québec, de l'Imprimerie d'Augustin Côté et cie, 147 p.
- TREMBLAY, Victor [en collaboration] (1938) *L'Histoire du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'à 1870*, Chicoutimi, Édition du Centenaire, tome 1, 331 p.
- VIEN, Rossel (1955) *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, Société historique du Saguenay, publication n° 15, 369 p. réimpression par Les éditions JCL inc., Montréal, 2002, 369 p.
- ZIMMERMANN, Maurice (1936) «L'Est du Canada français, d'après Raoul Bouchard», *Annales de Géographie*, tome 45, n° 257, p. 538-544.

### Archives

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU SAGUENAY, Documents relatifs à la production de *L'Histoire de Roberval*, Chicoutimi.